

CARTE D'IDENTITÉ
Nom : FRANÇOIS
Prénom : Adrien
Profession : réalisateur
Signe particulier : soigne sa
en faisant son cinéma

ADRIEN FRANÇOIS

Mon cœur ne bat que pour le **cinéma** !

Il vient d'avoir 23 ans. Réalisateur de plusieurs courts-métrages, il a déjà fait tourner GALABRU, CASTALDI, CAUET et bien d'autres. Il devrait bientôt entrer dans la cour des grands avec son long métrage *Sacré Charlemagne*, en pleine préparation actuellement. Alors qu'il est un peu passé à côté de l'école, il met en avant, dans cette comédie dramatique, de savoureux portraits d'enseignants.

Quel type de scolarité avez-vous eue ?

Adrien FRANÇOIS : Pour mes primaires, je suis allé dans plusieurs écoles de la région liégeoise. J'ai commencé mes secondaires à l'ILC Saint-François à Ouffet, dans l'enseignement général. Comme j'avais du talent pour le football, on a cherché une école où il était possible de concilier sport et étude, et je suis allé à l'IPES de Waremme, où je suis resté 4 ans. J'ai aussi fait une année de secondaire à Saint-Luc à Liège, en photo.

Puis le cinéma est venu supplanter le foot ?

AF : Un jour, en rue, on m'a abordé pour me dire que je correspondais physiquement à un rôle pour le film *La Régate*, de Bernard BELLE-FROID. J'ai participé au casting et

j'ai été pris pour un tout petit rôle. Et c'est là que j'ai attrapé le virus du cinéma ! J'ai tourné dans plusieurs films dramatiques par la suite. Mais être comédien, c'est attendre qu'on vous propose des rôles, et je trouvais ça trop passif. Je me suis donc lancé dans la réalisation de mon premier court-métrage. Devenir réalisateur me permettait de toucher à tout : écrire, trouver des fonds, diriger les acteurs, faire la postproduction, etc. J'étais actif dans toutes les étapes. C'est ça qui m'a plu !

Mais ça ne s'improvise pas, de devenir réalisateur...

AF : J'ai pris quelques cours, j'ai lu beaucoup de livres sur la question, et j'étais déjà très fan de cinéma. J'ai un regard assez critique sur tout ce que je regarde... et aussi sur ce que je fais.

Je forge ma personnalité en tant que réalisateur petit à petit. En étant comédien, j'ai rencontré pas mal de monde, j'ai pu nouer des contacts avec des gens qui m'ont aidé. J'ai travaillé avec une société française qui a coproduit mon premier court-métrage, *Tremens*, et qui m'a fourni du matériel, des caméramans, etc. J'avais envie, dès le départ, que ce soit très professionnel, et j'ai continué sur cette lancée pour les courts-métrages suivants, huit jusqu'à présent. J'ai créé une asbl : Cinélabel Films. Nous sommes douze bénévoles. Je suis un maillon de la chaîne, le moteur, ou une partie du moteur. Je dois beaucoup à ceux qui m'entourent, qui m'ont aidé et continuent à le faire. Ce sont les rencontres qui permettent d'avancer, d'apprendre, d'évoluer, de fédérer autour d'un projet, et de

rebondir quand ça ne marche pas. Le cinéma, c'est de l'humain avant tout !

Durant votre parcours scolaire, avez-vous aussi fait des rencontres qui vous ont marqué ?

AF : Je m'ennuyais à l'école... Je ne m'y sentais pas à ma place. Comme je ne pensais qu'au cinéma, j'étais très passif aux cours. J'avais la tête dans mes projets de films. Des acteurs étaient d'accord de tourner avec moi, mais les profs me disaient : « Arrête de rêver, termine d'abord tes études ! ». Ils ne croyaient pas en moi. Ça m'a blessé. J'étais dans ma bulle, oui, mais avec les pieds bien sur terre. Je savais exactement ce que je voulais. Je me suis énormément documenté, j'allais sur des tournages, j'observais tout ce qui s'y passait. Je me suis formé sur le tas. Et j'ai pris le risque de quitter l'école sans avoir obtenu mon diplôme. Je n'avais pas envie d'attendre que les choses se passent. Je voulais aller vite.

Qu'est-ce qui vous inspire, pour vos films ?

AF : Je pars chaque fois d'une situation que beaucoup de gens peuvent avoir vécue : des patients dans le cabinet d'un psy, des étudiants dans le couloir pendant leurs examens, etc. Le point commun entre toutes mes réalisations, c'est l'envie de faire rire les spectateurs. Là, on travaille sur un nouveau montage du film pilote de *Sacré Charlemagne* (court-métrage reprenant une succession de sketches, réalisé pour vendre le long métrage à venir). Il sera ensuite montré dans des festivals et à la télévision. Je collabore aussi avec une boîte de production anglaise, et actuellement, je prépare des capsules humoristiques pour la télévision française.

Que vous apporte le cinéma ?

AF : J'ai eu une enfance très difficile. J'étais très timide, complètement renfermé. Le cinéma a vraiment été une thérapie, il m'a libéré, m'a obligé à sortir de moi-même. Il me donne l'envie d'aller vers les gens, de frapper aux bonnes portes, de proposer mes idées. Et si on ne me laisse pas rentrer par la porte, j'essaie la fenêtre !

D'où vous vient cette force, ce culot ?

AF : Je crois que je suis un peu tête de mule... Plus on veut m'empêcher de faire quelque chose, plus j'ai envie de prouver que je peux le faire ! J'avance, et j'ai la chance d'avoir des gens qui ont envie de me suivre. J'aime oser. Quand un obstacle surgit, je me dis : ce n'est pas grave, ça nous obligera à être créatifs. Dans chacun de mes courts-métrages, il y a des acteurs connus. C'est important pour obtenir des fonds et faire parler de ses projets. Mais j'aime tout autant travailler avec des comédiens totalement inconnus.

En tant que jeune réalisateur face à des acteurs chevronnés comme Michel GALABRU, Jean-Pierre CASTALDI ou Armelle, comment arrive-t-on à s'imposer ?

AF : Un réalisateur est un peu comme un chef d'orchestre, il doit pouvoir « tenir » ses comédiens. Mais je fais cela avec beaucoup d'humour. J'essaie de « sentir » les comédiens, de comprendre comment je peux leur parler. Je leur joue les scènes pour leur montrer ce que je souhaite, puis ils les interprètent avec leur personnalité. Et s'ils ne voient pas les choses comme moi, on discute, ils font des propositions... C'est un échange incessant.

Vous qui n'avez pas eu une expérience scolaire très heureuse, pourquoi faire un film sur l'école ?

AF : Mais parce que l'école, c'est indispensable ! Aux jeunes qui me disent : « Je veux faire comme toi, l'école ça ne sert à rien ! », je réponds que la scolarité, obtenir un diplôme, c'est important. Savoir raisonner, calculer, lire, écrire, bien parler, c'est fondamental. L'école, c'est ce qui marque la transition entre l'enfance et le monde adulte. Et comme on passe tous par là, génération après génération, ça parle à tout le monde, c'est rassembleur et les gens peuvent facilement s'identifier. Automatiquement, quand on évoque l'école, ça réveille des souvenirs en chacun.

Les personnages de *Sacré Charlemagne* vous ont-ils été inspirés par des profs que vous avez rencontrés ?

AF : Dans le pilote de *Sacré Charlemagne*, comme dans le film dont Christophe BOURDON écrit le scénario, plusieurs personnages de profs m'ont été inspirés par des enseignants que j'ai croisés. Ils m'ont marqué par leur originalité, leur manière de s'habiller ou de parler, leurs tics, etc. Le personnage joué par CAUET m'a été inspiré par un prof de géo. Il était à la fois copain avec les élèves et très strict. C'est le meilleur enseignant que j'aie eu !

Mais il y a aussi un prof, joué par Jean-Louis COUCHARD, qui n'a aucune autorité sur ses élèves et qui essaie de se convaincre qu'il est un vrai pitbull, ou Vincent TALOCHE, qui incarne un prof de gym maladroit et incapable de montrer aux élèves les exercices qu'il veut leur faire faire. Ils sont tous très différents, avec une personnalité bien marquée.

Vous dites : « Je suis passionnément curieux ». C'est ça, votre moteur ?

AF : Je dis souvent que je n'ai aucun talent particulier, je suis simplement curieux, mais aussi très ambitieux. J'aime me dépasser, réaliser de nouveaux défis. Et j'apprends énormément. Chaque acteur me fait avancer. Le fait qu'il se mouille pour mon projet me donne envie de lui prouver qu'il a raison de me faire confiance. Ça me donne l'énergie de bosser à fond et d'aller le plus loin possible dans la précision. Je sais que j'ai encore plein de choses à apprendre...

Je me remets beaucoup en question. La passion ne suffit pas. J'accorde de plus en plus d'importance à l'écriture, par exemple. Si j'ai la chance de faire une carrière dans le cinéma, l'apothéose, pour moi, serait de faire un film sur mon enfance, de montrer que même si on est blessé, qu'on souffre beaucoup, qu'on vit des choses très difficiles, on peut s'en sortir, trouver ce qui vous donne envie de vous exprimer.

Si j'avais un message à faire passer aux jeunes, ce serait : croyez en vos rêves, tout est possible... à condition de beaucoup travailler ! ■

INTERVIEW ET TEXTE
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE